

Sanda Voïca

Le monde est un Café

Le texte ci-dessous a été écrit aussitôt après la lecture du premier poème de Petr Král, « Café Schwarzenberg », du recueil *Déploiement* (éd. Lurlure, 2020). Impossible de continuer la lecture, donc : pas avant d'avoir écrit tout ce poème, d'un trait. Jaillissement qui pourrait illustrer ce que Petr Král dit tout au début de son *Témoin des crépuscules* (Champ Vallon, 1989) :

Tout poème tombe du ciel et s'élève comme une herbe patiente au bord du chemin parcouru. S'il se suffit à lui-même, il reste secrètement lié – comme à sa gangue – à l'expérience qu'il résume, aux rencontres et aux accidents de terrain qui l'ont fait naître et auxquels il répond en écho...

Et aussi (surtout) ceci (la fin) :

...la mission du poète est moins celle d'un beau parleur que, plus simplement, celle d'un arpenteur de l'existence. S'il parle, c'est d'abord pour donner de ses nouvelles, en indiquant le lieu jusqu'où il a porté sa lampe. Au besoin, aussi, en dehors du poème.

J'ai parlé depuis mon lieu. En dehors et en dedans de Petr Král. Naturellement. C'était l'une de mes expériences de Petr Král, l'une de mes rencontres avec lui, que l'écriture de ce texte. Mon accident de terrain. Et aussi la confirmation, encore une fois, qu'un grand écrivain vous provoque à écrire à votre tour. Besoin irrépissible : VOTRE DÉPLOIEMENT. Il écrivait lui-même : « *J'ai une chambre vide dans chaque / train en partance* » (*Donc*, Les presses du vide, mai 2014) ; je « traduis » le train en partance par mon propre train.

Mais ai-je répondu à cette fausse-injonction, à cet *ars poetica* que j'ai décelé dans le poème « Bonheur », du même recueil, *Déploiement* : « *Il importe d'avoir en soi la fraîcheur d'une paire de rails / recouverts d'une glaire lunaire personnelle* » ?

5 mai 2021

« Mes meilleurs poèmes
furent écrits par mes amis
sans parler du saxophone de Lester »
Petr Král, *Donc* (Les presses du vide, 2014)

Alors...
Le monde est un... café !
Mais pas n'importe lequel :
Le café Schwarzenberg.
Un café bien précis – et donc personnel.
Célèbre : le monde existe
Pour devenir célèbre et être célébré –
à travers un poème, par exemple.
Café célèbre et pourri : rongé
Par un « vice caché ».
Comme le monde ?

Beau et perdu, à la fois.
 Miroirs et décor.
 Le vice ? Le mal. Celui de...
 L'Histoire – surtout.
 La guerre. Les guerres – incessantes –
 sur la terre. La Terre – dont
 le cosmos ne veut rien savoir :
 « *le cosmos bâillant* » (dirait-on)

Guerres et paix. Paix qui
 effacent souvent les traces.
 Le sang (des victimes) résorbé, nettoyé.
 L'Histoire écrite – réécrite aussi,
 à cacher elle aussi les traces.
 Le marbre (propre) des tables, comme
 des monuments, voire statues
 prend la place de la vie passée
 et même présente : le figé qui règne.
 Un présent déjà passé : pas le temps
 de le remarquer, le vivre.
 Alors, c'est la notation, le vers, l'écriture,
 Petr Král (entre autres poètes)
 qui assume ce « rôle » : de
 vivant parmi les morts et les morts-vivants.
 Le monde – présent – est « hideux ».
 La laideur prend tant de formes :
 Tout est laid dans ce beau monde !
 Dans un monde si beau – pourrait-on dire –
 Un regard aigu / aiguisé, attentif suffit
 Pour saisir cette laideur et la rendre, par écrit,
 juste en « la montrant » –
 en nous indiquant (pas d'injonction quand même :
 on n'est pas tous capables de voir le monde, et il le sait, le
 poète) –
 pas d'injonction, donc, juste une suggestion
 du regard : voyez *ça* !
 Et *ça* est méconnaissable, invraisemblable – surréaliste
 même !
 Dans le sens figuré du mot, et aussi dans le sens historique,
 premier :
 du courant littéraire !

Car, pour voir, il est besoin de ce
 pouvoir, de cette simple qualité, d'être
 vivant, ce qui n'est pas donné à tous les vivants, voire mortels :
 alors, en les regardant, en tant que...
 vivant, on peut même arriver à les faire
 vivre, eux aussi, ces morts-vivants, ces
 clients d'un café,
 Café célèbre mais pas

toujours « vrai ».
 Sur-réel, lui aussi.
 Tout un art, pour cela –
 l'*ars poetica* de Petr Král :
 « – on plonge en chacune
 [des « têtes des dames », dans ledit Café,
 voire des têtes de chacun d'entre nous, en fin de compte]
 pour y faire battre un peu son propre pouls solidaire / dans une
 profondeur différente ».
 Mais le Café n'est que ce moment
 du monde qui demande aussi / surtout à
 le quitter, pour retrouver l'extérieur :
 « Mais il est temps de repartir pénétrer dehors parmi les éclats
 et /
 les lumières humides / de la ville du soir ».
 L'intérieur et l'extérieur ne font qu'un –
 Les deux à saisir ; à être saisis, pénétrés.
 Aux lumières des miroirs correspondent ces
 [« éclats et »] lumières humides de dehors.
 Toujours la ville. Oui – mais la lumière
 du soir rend tout (l'intérieur et l'extérieur)
 irréel / surréel : « comme dans une
 illusion apaisante un mirage sans profondeur ».
 Le vertige donné par... la platitude ?
 Par la non-profondeur, finalement, du monde, de la vie ?
 Le monde comme mirage : dans un café ou
 dans le dehors de la ville, le soir.
 Oui – mais encore ?
 Un mirage « à peine ondoyant » – mais
 « vrai » : « il est vrai ».
 Mais quelle vérité ?
 Tout est faux, sauf la vérité – dans
 le monde ? Mais quelle vérité ? À chacun
 de la trouver ? De l'y trouver ?
 Y – dans le monde. Mais aussi – surtout –
 dans le poème de Petr Král.
 Traque permanente.
 Le texte et sa lecture – comme à la
 recherche d'un coupable.
 Qui est le coupable ?
 La vérité même ?
 Quelle vérité ?
 Surtout quand on tourne en rond :
 la lumière, le mirage, le vertige
 ne vont pas plus loin, finalement,
 d'un « bout de viande », même si
 vu, « surréalistiquement », paroxystiquement,
 comme « un sanglant joyau » –
 ni d'un « os luisant en bleu néon »
 – donc d'un retour au Café, ou au

restaurant, avec sa cuisine.
De nouveau dedans, après l'extérieur.
De la lumière, retour au noir
Cette fois-ci – celui d'une cuisine.
Final... sombre ? Nous restons dans le noir.
L'enquête – pour chercher ledit coupable (la vérité ?)
ne nous a mené
à rien.
Chacun sa vérité. Son secret surtout.
Et à Petr Král : le secret
de son écriture.
En vérité, son poème n'est que vérité.
(Vérité je vous dis.)
Dans un monde de mensonges et miroirs.
Sa vérité luisante. Cachée dans le noir
de la cuisine de toute écriture (de ses mécanismes).
Le vertige du lecteur devant cette écriture
Devant ce poème,
« Café Schwarzenberg »,
À condition qu'on soit capable de ce vertige.
Et nous ne sommes pas rares.
Et toujours heureux.

Mon vertige – de lecture et d'écriture.
Et le bonheur, en prime.



Café – déployé (extérieur) et refermé (intérieur).
Cahier : comme un livre : on l'ouvre, on le
(re)ferme, on le (r)ouvre... Et on développe nos
propres pensées. Déploiement à deux, à trois, à
combien on veut, bons lecteurs !



Quel déploiement pour Petr Král ?
Celui des fastes.
Quel faste ?
Le déploiement de la beauté !
Alors le déploiement du... déploiement de la beauté
Le monde se multiplie à l'infini sous
l'écriture d'un poème !
De la multiplication comme celle des pains et des poissons
par un certain Jésus !
C'est tout(e) son écriture.
Une magie de la dépersonnalisation, d'abord.
La transformation incessante
du monde ne le fait pas vouloir
choisir *un seul* moment :

au contraire, *notre* Král
fait de la métamorphose
le principe même de son écriture,
le poème même est la trace d'une métamorphose, celle qui a
doublé / accompagné la métamorphose du monde
qu'il a vécu.
Alors cette force d'écriture exponentielle –
le déploiement à la puissance deux, trois, voire plus –
nous fascine.
Déploiement(s), donc, des **fastes** –
du monde même et de ses textes
(tout est métamorphose)
et de la fascination du poète devant le monde-texte(s) !

Déploiement du bonheur, toujours.

Samedi, 4 juillet 2020

Sanda Voïca est née en Roumanie en 1962. Elle débute à Bucarest avec le livre *Diavolul are ochi albaștri* [*Le diable a les yeux bleus*] (éd. Vinea, 1999). Dès son arrivée en France, en 1999, elle écrit exclusivement en français. Publications en volume : *Exils de mon exil* (Passage d'encre, 2015), *Épopopoémémés* (Impeccables, 2015) et *Trajectoire déroutée* (Lanskine, 2018). Initiatrice et animatrice, entre 2010 et 2018, de la revue *Paysages écrits*.